

Colloque organisé par la Société Française des Architectes

ARCHITECTURE & MONDE COMMUN

Tom AVERMAETE
Karim BASBOUS
Fabienne CHEVALLIER
Catherine FURET
Julien GOUGEAT
Paul LANDAUER
José Ignacio LINAZASORO
Patrick MAROT
Catherine MAUMI
Antoine PICON
Bruno PINCHARD
Philippe RIVOIRARD
Cyrille SIMONNET
Nicolas SOULIER
Carole TALON-HUGON

29.05.26
30.05.26

JOUR 1

10h45
Ouverture du colloque, accueil du public
11h
Bruno Pinchard
11h30
Tom Avermaete
12h
Catherine Maumi
12h30
Séance de questions & débat
13h
Pause déjeuner
14h30
José Ignacio Linazasoro
15h
Nicolas Soulier
15h30
Cyrille Simonnet
16h
Patrick Marot
16h30
Séance de questions & débat

JOUR 2

10h15
Ouverture du colloque, accueil du public
10h30
Fabienne Chevallier
11h
Philippe Rivoirard
11h30
Antoine Picon
12h
Karim Basbous
12h30
Séance de questions & débat
13h
Pause déjeuner
14h30
Julien Gougeat
15h
Catherine Furet
15h30
Paul Landauer
16h
Carole Talon - Hugon
16h30
Séance de questions & débat

JOUR 1

Bruno Pinchard

Sage ou sophiste ? La raison selon la « Sophia » de Kojève

Tom Avermaete

Co-opolis : les acteurs civiques et la ville européenne du XX^e siècle

Catherine Maumi

La campagne états-unienne, « école de la raison »

José Ignacio Linazasoro

Ruine, fragment et permanence

Nicolas Soulier

« Nous avons bien sûr oublié les rues »

Cyrille Simonnet

Raison vacillante ? Ressources et ressorts du paradigme en architecture

Patrick Marot

Habiter la distance : *La Forme d'une ville* de Julien Gracq

JOUR 2

Fabienne Chevallier

Le prétexte du pouvoir

Philippe Rivoirard

La République mise à poil

Antoine Picon

L'architecture comme théâtre du collectif

Karim Basbous

Le sens de l'État

Julien Gougeat

Les grands voisins. Naissance d'une urbanité intérieure

Catherine Furet

Ce que nous devons à l'architecture mineure

Paul Landauer

La pierre est déjà posée

Carole Talon - Hugon

L'architecture peut-elle rendre les hommes meilleurs ?

Architecture et monde commun

Le travail de la raison

Les grands symboles qui ont uni le corps social prennent l'eau. Les deux dernières décennies confirment l'affaiblissement du monde commun, sous l'effet d'un recul de la raison. L'architecture, qui a donné forme aux institutions, n'y échappe pas. Le constat porte sur des faits de société discréditant notamment l'idée d'une vérité commune – négationnismes, complotismes, deepfakes – mais également sur la production architecturale, comme en témoignent l'extinction de la pensée typologique, l'absence de critères structurant notre faculté de juger, le manque de repères théoriques et pédagogiques puissants, les doutes sur l'intérêt des savoirs fondamentaux, l'inintelligibilité de certains discours. On observe donc des symptômes comparables dans le champ socioculturel et dans l'espace urbain. Sur nos écrans, les réseaux sociaux véhiculent une fausse image de démocratie où chacun publie son opinion, tandis que sur notre sol émergent des quartiers où aucune intention ne dépasse le périmètre d'une parcelle à bâtir, offrant le paysage d'une juxtaposition de bâtiments qui ne partagent rien.

Comment recomposer ce qui s'est défait ? Existe-t-il des poches de résistance et, s'il en est, quels en sont les ressorts ? Quels principes nous protègent des pulsions et du repli sur soi ? Notre environnement – dont les architectes devraient avoir la responsabilité – n'est-il pas l'ultime garant d'un socle commun ? Ce constat est-il universel ?

On rappellera que la raison a promu les grandes formations politiques et sociales du monde occidental : la cité grecque, le droit romain, la scholastique médiévale, les académies de l'âge humaniste en sont issus. Ce lien existe-t-il encore, ou cette inventivité appartient-elle au passé ? L'œuvre de la raison se situe aussi en arrière-plan du monde bâti, dans les dimensions immatérielles : les savoirs constructifs, les types, les Ordres, la grammaire, la science du plan. Le possible remplacement des architectes par des systèmes d'apprentissage automatique pourrait bien accélérer le démantèlement. Ce colloque a pour objet d'interroger le destin de nos sociétés qui semblent désormais vouloir faire l'économie de ce qui les a constituées en propre.

29.05.26

11h

Bruno Pinchard

Philosophe

Sage ou sophiste ?

La raison selon la “Sophia” de Kojève

Un manuscrit de Kojève, rédigé entre la défaite de 1940 et le printemps 1941, vient d’être traduit en français par Rambert Nicolas. Ce texte gigantesque défie toutes les catégories et les demi-mesures : c’est à la fois un manifeste d’athéisme et la justification philosophique des cours donnés avant la guerre sur la *Phénoménologie de l’esprit* de Hegel. Nous nous interrogerons sur le poids de cette idée de la raison dans le débat contemporain.

29.05.26

11h30

Tom Avermaete

Professor for History and Theory of Urban Design
ETH Zurich

Co-opolis : les acteurs civiques et la ville européenne du XXe siècle

Certaines formes d'intelligence artificielle sont déjà présentes en architecture : géométries complexes, processus algorithmiques génératifs, modèles augmentés tel que le BIM. Loin de dissoudre l'acte créatif dans l'univers des algorithmes, le tournant « computationnel » ou « non standard » (de Bernard Cache à Zaha Hadid ou Toyo Ito) a voulu exacerber le rôle prescripteur de l'architecte, donner un éclat nouveau à la figure du maître. Le virage de l'intelligence artificielle vers l'apprentissage de la machine annonce un rapport inédit de l'être humain à la technoscience, basé sur les réseaux de neurones artificiels et l'exploitation de vastes bases de données. Certains voient dans ce tournant le risque du remplacement de l'architecte par la machine. C'est une autre hypothèse que je développerai, celle de la nécessité de certains choix irréductibles à la puissance informatique. Il s'agit donc d'identifier ces choix et leur importance, car la menace dont l'architecte fait l'objet vient moins de la machine que de la société elle-même.

29.05.26

12h

Catherine Maumi

Architecte, historienne de l'architecture
professeure à l'ENSA Paris La Villette

La campagne états-unienne, « école de la raison »

« La ville exalte la compréhension. [...] La campagne, au contraire, offre un horizon illimité, la monotonie d'une route sans fin, de vastes plaines uniformes, de montagnes lointaines, la mélancolie d'une végétation uniforme et infinie [...]. C'est l'école de la raison. » (Emerson, 1839)

Une telle idéalisation de la campagne états-unienne peut nous sembler aujourd'hui paradoxale, près de deux siècles après qu'Emerson ait confié cette observation dans son *Journal*. Elle reflète pourtant une conception du rapport entre être humain, campagne et nature caractéristique, à l'origine d'un important débat aux États-Unis durant la majeure partie du XIXe siècle alors que la grille du *Public Land Survey System* est déployée sur les vastes territoires du domaine public, transformant la *wilderness* en jardin du monde. La colonisation des territoires de l'Ouest que permet le *Public Land Survey System*, en offrant aux colons de s'établir sur les terres du domaine public, engendre de fait une longue controverse – d'actualité encore au XXIe siècle – entre ceux dénonçant les transformations irrémédiables des milieux naturels qu'elle provoque et ceux habitant et domestiquant ces territoires. La Nature, transformée en paysage, devient un bien commun offert à la contemplation aux yeux d'une élite qui voit en elle le moyen d'unifier la Nation états-unienne. Une conception peu en phase avec le regard que portent à leur environnement les populations de ces régions rurales (indiennes y compris).

29.05.26

14h30

José Ignacio Linazasoro

Architecte

Ruine, fragment et permanence

On peut à juste titre se demander si l'architecture a encore un sens, ou si elle appartient à un monde révolu. Cette observation ne relève pas d'une posture pessimiste, mais d'un simple constat : il est difficile d'établir une continuité entre ce qu'a été l'architecture tout au long de l'histoire, et ce qu'elle est aujourd'hui.

Ce problème, qui se posait déjà pour les historiens tels que Sigfried Giedion, Bruno Zevi ou Kenneth Frampton, doit être désormais posé sous un angle neuf. En premier lieu, ce qui semblait aller de soi au siècle dernier nécessite désormais une pensée critique : quel est le sens de l'architecture, au-delà de ses attributs constitutifs tels que l'espace, la composition, la typologie ou la fonctionnalité ?

Sans répondre à cette question fondamentale, il est difficile de s'entendre sur la place de l'architecture. Il faut donc dès le départ préciser que tout ce qui est construit, à tout moment et en tout lieu, n'appartient pas à l'architecture. Le premier travail de la raison est de hiérarchiser les enjeux et les responsabilités.

29.05.26

15h

Nicolas Soulier

Architecte, urbaniste

« Nous avons bien sûr oublié les rues »

Je propose d'examiner l'effacement progressif de la rue comme espace ordinaire et structurant de la vie sociale informelle dans l'urbanisation contemporaine. Cette disparition concrète de la rue, dans l'espace urbanisé, va de pair avec un effacement lexical de la rue dans le vocabulaire de l'urbanisme, au profit d'une novlangue pavée de bonnes intentions. Il en ressort des voies, souvent désertées, bordées de riverains invisibles derrière des façades muettes.

En m'appuyant sur des expériences professionnelles d'architecte-urbaniste, je mettrai en évidence un paradoxe : alors que les outils de requalification existent en France, leur mobilisation reste toutefois entravée par des cadres décisionnels et conceptuels persistants, qu'il s'agit de vaincre.

Je plaiderai ici pour une réintégration explicite de la rue comme un des objets centraux de la pensée urbaine, et préconiserai des actions sur le plan lexical et dans les procédures d'aménagement.

29.05.26

15h30

Cyrille Simonnet

Architecte, docteur en histoire de l'art
Université de Genève

Raison vacillante ?

Ressources et ressorts du paradigme en architecture

Le propos consiste à questionner les fragilités doctrinaires de l'architecture au regard de sa propension à durer, à se pérenniser. Il y a comme deux forces en présence. Un argumentaire tout axé sur la « raison d'être » d'un tel artifice (théories, doctrines), que l'on qualifiera de paradigme au sens de Thomas Kuhn, et une matérialité, une « physicalité » qui tout simplement la fait exister. Il se produit pratiquement tous les siècles une sorte de crise définitionnelle, voire identitaire, qui fait passer la discipline d'un paradigme à l'autre, suscitant conséquemment une adhésion partagée par l'ensemble de la communauté professionnelle, jusqu'à sa prochaine conversion.

L'histoire récente (trois siècles) connaît au moins trois grandes crises initiant de visibles ruptures au niveau de la « matrice disciplinaire » architecture (sa raison majeure, si l'on veut). La dislocation lente du « paradigme vitruvien » à la fin du XVIIIe, l'advenue du « paradigme historiciste » au XIXe, sa substitution par le « paradigme moderne » au XXe siècle, enfin l'émergence contemporaine d'un « paradigme écologique ». C'est de ce parcours dont traitera notre exposé.

29.05.26

16h

Patrick Marot

Professeur émérite de la faculté des lettres
Université Toulouse Jean Jaurès

Habiter à distance : *La Forme d'une ville* de Julien Gracq

Si Balzac, Zola, Hugo, Michelet ou Morand ont tous dit cet espace commun qu'est la ville en l'essentialisant, Gracq propose une approche paradoxale où la ville se rend habitable et appropriable à travers sa déconstruction. Dans *La forme d'une ville*, la disparate des expériences multiples et disjointes de l'espace et du temps trouve à travers la forme éclatée de l'écriture un centre de gravité et un équilibre, et se constitue en une forme-sens que dynamisent des polarités hétérogènes. La ville apparaît comme un lieu à la fois intime et public, imaginaire et factuel, mémoriel et actuel, où la représentation, délibérément personnelle et subjective, devient paradoxalement la condition d'une présentation objective. La question de l'écriture est donc ici centrale, la gageure ayant été pour Gracq de trouver cette forme qui puisse dire de manière à la fois précise et distanciée une autobiographie du sujet à travers celle de la ville.

30.05.26

10h30

Fabienne Chevallier

Historienne de l'art (HDR), chargée des inventaires
membre de l'équipe architecture au musée d'Orsay

Le prétexte du pouvoir

L'histoire de l'architecture est tissée d'approches qui la lient au pouvoir. Je m'intéresserai ici à la relation qui anime aussi bien l'histoire de l'architecture dite « formelle » – stylistique et typologique – que celle qui se revendique d'« ouverte », plus large. Dans leurs recherches, et avec des intensités diverses, les historiens sont inévitablement assujettis à des filtres qui orientent leurs domaines d'investigation ainsi que leur appréciation des régimes politiques passés. Le goût pour un style architectural est donc bien souvent sous-tendu par un préjugé favorable du régime politique dont il émane. L'histoire de Paris au XIXe siècle en est un exemple très parlant. A la fabrication de Paris, qui s'étend à la IIIe république, succédera une période de réaction au siècle dernier. L'admiration pour la dimension contestataire des manifestes architecturaux tel que le Plan Voisin par Le Corbusier témoigne également de la prégnance du champ politique. On s'interrogera s'il est possible d'observer l'architecture urbaine et de se former une opinion indépendamment du régime qui l'a promue. Derrière le prétendu bien public, et la communication autour du progrès, quelles sont les intentions du pouvoir ?

30.05.26

11h

Philippe Rivoirard

Architecte DPLG, historien

La République à poil

En passant des salles de fête du Second Empire aux écoles, lycées, hôpitaux et musées de la IIIe République, les architectes ont simplement changé de corset. Dans cette évolution, un lieu hautement symbolique a vu défiler sous l'Empire des projets inaboutis : la colline de Chaillot. La République ne pouvait y bâtir les monuments commémorant les pouvoirs précédents.

L'exposition universelle de 1878 a donc été l'occasion d'entreprendre un vaste programme culturel et national mêlant, d'un côté, le Muséum ethnographique des missions scientifiques et le Musée indochinois et, de l'autre, le Musée des Monuments français, entre lesquels devait trouver place une salle des fêtes pour dix-mille spectateurs. Pour ce faire, on tire de sa retraite l'architecte Gabriel Davioud, grand spécialiste, entre autres, des théâtres haussmanniens, et seul capable de concevoir une telle salle publique. Ici commence l'histoire... le déshabillage est à suivre.

30.05.26

11h30

Antoine Picon

Professeur, Harvard Graduate School of Design

L'architecture comme théâtre du collectif

L'intervention proposée explorera la contribution de l'architecture à la constitution d'un monde commun non pas tant en référence à une raison de type discursif qu'au travers d'une mise en scène des actions humaines suggérant que celles-ci ont un sens. Dans *La Condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt avait déjà noté la contribution des objets qui « font œuvre » à l'émergence d'un monde véritablement humain. Avant d'être artistique, avant-même de posséder une signification qui lui serait propre, l'architecture participe à cette émergence en se présentant comme un théâtre destiné à accueillir les intrigues ourdies par les humains. La dimension matérielle des édifices joue un rôle essentiel dans ce processus. La matérialité de l'architecture est au fondement de la dimension politique qu'elle est susceptible de revêtir.

30.05.26

12h

Karim Basbous

Docteur EHES, professeur HDR,
ENSA Paris Val-de-Seine, EVCAU

Le sens de l'État

L'idée d'un monde commun est ductile : elle se laisse modeler par les dogmes au long cours. Ce que l'on nomme l'État confère à cette idée une forme juridique stable, elle-même associée à une fiction collective. Toutefois l'État moderne, jadis conquis sur le terrain des féodalités, s'avère désormais un pari difficile à tenir sous l'effet de plusieurs facteurs tels que le déclin des mythes, l'hyper-individualisme et l'essor des formes d'organisation citoyenne décentralisées, favorisé par la Révolution numérique. L'architecture urbaine, née par l'État et pour l'État, se cherche désormais de nouveaux maîtres, au risque de s'égarer et de s'affaiblir.

En Europe, le mariage de raison entre l'art de bâtir et l'art de gouverner a été particulièrement fécond, avant de manifester des signes d'épuisement. De la magie des lieux qui ont institué les sociétés occidentales, il ne reste que la joyeuse scène d'un selfie. Il s'agira ici de comprendre les enjeux politiques de cette union, ce par quoi elle a duré et ce qui en annonce la fin, réduisant le prestige de la parole politique aussi bien que celui du projet architectural. Le monde commun y perd. Le vieux pari est donc aujourd'hui plus ambitieux que jamais. Ce constat enjoint l'architecte à redoubler de ruses pour restaurer, depuis la peau de chagrin que lui octroie chichement le système productif, la prérogative fondamentale qui lui revient avant toute autre, et à lui seul : produire une valeur symbolique en s'adossant à une nécessité pratique.

30.05.26

14h30

Julien Gougeat

Architecte, maître de conférence ENSA Strasbourg

Les grands voisins

Naissance d'une urbanité intérieure

En Europe, le monde commun et la cité ont pris forme et ont évolué conjointement, jusqu'à l'après-guerre.

À l'écart des grands débats théoriques de la fin du *xxe* siècle, qui actent pour la plupart les échecs urbains du Mouvement moderne, une poignée d'architectes outre-Atlantique, confrontés à une croissance et une instabilité urbaine sans précédent, va s'attacher à construire une série de grands projets autour d'une urbanité intérieure singulière : un site au-dedans.

À travers l'analyse d'une série de projets, étasuniens pour la plupart, nous tenterons de définir les singularités mais aussi les limites de ce que Kenneth Frampton appelle avec justesse des « enclaves urbaines ».

30.05.26

15h

Catherine Furet

Architecte

Ce que nous devons à l'architecture mineure

L'histoire de l'architecture s'apprend en majuscules. L'étude des édifices majeurs, des figures parfaites et des tracés unitaires n'a-t-elle pas confisqué le récit alors qu'elle ne définit qu'une part du fait urbain qui ne peut constituer à lui seul l'espace commun de nos villes ?

Celui-ci doit son existence, sa richesse spatiale et la liberté qu'il offre à ce que j'appellerai l'architecture mineure. Je tenterai d'en définir les contours, de montrer en quoi elle participe au fondement de la forme urbaine, afin de mettre en évidence sa contribution déterminante à notre quotidien et par là même à notre monde commun.

30.05.26

15h30

Paul Landauer

Architecte, professeur ENSA Paris-Est, HDR
Université Gustave Eiffel, chercheur du laboratoire OCS

La pierre est déjà posée

Hartmut Rosa attribue l'érosion du commun à une dissonance plus profonde entre le sujet et le monde. À défaut d'une raison partagée, il propose d'initier de nouveaux rites, capables de donner une harmonie et un rythme partagé à nos existences. Depuis l'Antiquité, l'art d'édifier était accompagné de nombreux gestes symboliques, ainsi qu'en atteste Alberti dans son traité *De re aedificatoria*. Mais ces rites de clôture, de seuil ou de maintenance ont peu à peu disparu au cours des siècles qui ont suivi. Comment les instaurer aujourd'hui, à l'heure où le tribalisme – sans rite – des réseaux sociaux et la course à l'originalité architecturale accentuent le narcissisme personnel et érodent le sentiment du collectif ? La raison environnementale ouvre une voie stimulante. En nous invitant à transformer les édifices existants plutôt qu'à en construire de nouveaux, elle nous pousse à renoncer aux derniers rites d'inauguration encore en usage – comme la pose de la première pierre – au profit de rites de transmission et de partage, entre les humains et avec les choses.

30.05.26

16h

Carole Talon-Hugon

Professeur de philosophie
Sorbonne Université
chaire d'Esthétique et Philosophie de l'Art

L'architecture peut-elle rendre les hommes meilleurs ?

La théorie humaniste de la peinture et de la littérature considérait que les arts ne devaient pas seulement plaire mais aussi instruire moralement (*l'utile dulci* horacien). De prime abord, il semble que l'architecture soit éloignée de cette dernière préoccupation : elle vise des buts pratiques (abri, protection, défense), parfois symboliques (glorification...), et esthétique (par où elle est un des beaux-arts). Pourtant un certain nombre d'architectes (Ledoux, Ruskin, les constructivistes russes, par exemple) ont pensé que l'architecture pouvait améliorer les mœurs. Mais comment ? Quels sont les moyens de l'efficacité postulée ? Quels effets affectifs, cognitifs et comportementaux, favorables à l'éthique sont-ils susceptibles de produire ?